

DEFENSE ET ILLUSTRATION DE LA BIOCLTURE : LES VRAIS ENJEUX DE L'ÉCOLOGIE

Pr. Patrick MOUGUAMA-DAOUDA
Département des Sciences du Langage
UNIVERSITE OMAR BONGO

Mesdames et Messieurs,

Cela fait environ 8 ans que le Gabon a pris l'initiative de consacrer 11% de son territoire à la préservation des écosystèmes, en créant 13 parcs nationaux. Cet acte fort place certainement notre pays parmi les toutes premières nations ayant mis la préservation de l'environnement au cœur de leurs priorités.

Mais, si cette décision a reçu un écho favorable au sein des organisations internationales de protection de la nature, il n'en va pas de même chez les nationaux. Les parcs sont encore perçus comme « les choses des Blancs » et cela pour trois principales raisons :

1. L'ignorance des stratégies endogènes de gestion des écosystèmes ;
2. Le faible impact des parcs sur l'amélioration des conditions de vie des populations ;
3. La sous-détermination de l'Homme dans les programmes de préservation des écosystèmes.

Ces trois causes découlent de la persistance, malheureuse en l'occurrence, de l'opposition entre la Culture et la Nature, latente ou manifeste, dans les sociétés occidentales modernes.

Sans vouloir présenter les fondements historiques, culturels et épistémologiques de cette pensée pour en restituer la généalogie, on peut constater qu'elle procède de l'héritage judéo-chrétien qui présente souvent l'Homme comme le dominateur de la Nature, suivant les plans de Dieu. Il

peut donc la transformer pour assurer son progrès, son autonomisation par rapport aux aléas de la vie. C'est de cette nécessité logique qu'émerge la Culture.

Faut-il voir dans cette perception les causes fondamentales des dégâts occasionnés sur l'environnement par l'œuvre humaine en Occident ? A chacun d'en juger.

Quoi qu'il en soit, l'opposition entre la Nature et la Culture n'est pas seulement une disposition de l'opinion commune occidentale ; elle s'est enracinée profondément dans la logique du discours scientifique qu'une archéologie de la connaissance peut facilement exhumer : l'anthropologie traditionnelle s'est construite sur cette opposition dont chacun des termes est la pierre angulaire de schèmes solidaires.

La culture est l'attribut exclusif de l'Homme ; elle se transmet et diffère d'une société à l'autre. La Nature définit l'animalité de laquelle l'Homme est soustrait. Les comportements et les constructions humaines relèvent de l'acquis ; ceux des animaux de l'inné, de l'instinct. Si cette distinction est radicale lorsqu'il s'agit de caractériser l'homme blanc relativement à l'animal, elle ne l'est pas lorsqu'on veut caractériser les autres peuples.

En effet, pour la pensée occidentale ancienne, les primitifs ne sont pas doués de raison. Ils s'expriment dans des idiomes et non dans des langues. Ils ont des coutumes barbares ou sauvages et non des cultures.

Les primitifs sont des Naturels ; c'est à ce titre qu'ils sont exposés dans des jardins biologiques, comme des animaux dont ils sont du reste très proches. Cette position ambiguë est consacrée dans des thèmes désormais connus : nègre à pilosité simiesque, homme à queue, homme-singe, etc.

On ne s'intéresse donc pas aux langues et aux coutumes des populations primitives, manifestation d'une raison inachevée, d'une mentalité prélogique, pour reprendre l'expression maladroitement consacrée de Lévy

Brühl. Encore une fois il ne s'agit pas seulement de l'imaginaire collectif occidental. L'évolutionnisme en fut la caution scientifique.

De nos jours, on peut se réjouir que l'évolution des mentalités, les progrès de la science, les conquêtes de la raison aient rendu caducs tous ces préjugés racistes. Les sciences cognitives ont définitivement démontré que l'intelligence n'a pas de couleur ; multiforme elle caractérise toutes les sociétés humaines.

Pourtant, une certaine écologie continue de camper les populations non occidentales dans une position curieuse ; notamment en faisant passer leur vie après celle des plantes et des animaux ; et en ignorant les cultures endogènes.

Ce qui a fait dire à un anthropologue français, non sans pertinence ironique, que si l'exploration et la colonisation voulaient protéger les hommes contre les animaux ; l'écologie, à tout le moins une forme d'écologie, veut aujourd'hui protéger les animaux contre les hommes.

Il faut donc redéfinir cette manière de penser la préservation de l'environnement.

En réalité, il s'agit de concevoir une écologie qui dépasse l'opposition Nature/Culture en l'enracinant dans la vision du monde des sociétés amérindiennes, asiatiques, africaines qui n'opposent pas les hommes aux animaux. En effet, seul l'occident moderne « classe les êtres selon qu'ils relèvent des lois de la matière ou des aléas des conventions », pour parodier l'anthropologue français Philippe Descola.

Ainsi, parce qu'elles n'opposent pas la Nature à la Culture, les sociétés non occidentales traditionnelles ont développé des méthodes de gestion des écosystèmes garantissant une relation harmonieuse avec l'environnement.

Les interdits alimentaires, les forêts sacrées, les techniques de pêche, de chasse et de piégeage ont contribué à préserver la faune, la flore et plus

généralement l'environnement qui nous a été transmis par nos ancêtres. Cet héritage appartient certes à l'humanité toute entière ; mais c'est aux populations traditionnelles non occidentales que nous le devons.

Les connaissances et les pratiques constituant le socle des cultures traditionnelles sont véhiculées par différentes langues.

Celles-ci contribuent donc à la préservation de l'environnement en ce qu'elles nous enseignent comment vivre avec la nature sans la détruire, en ce qu'elles encodent des savoirs et des savoirs faire constitutifs d'une véritable science du concret. C'est pourquoi la diversité linguistique et culturelle est tout aussi importante que la diversité biologique.

La bioculture est ce concept, défendu notamment par l'UNESCO, qui permet d'envisager autrement les questions relatives à l'environnement en s'intéressant :

1. A la corrélation de la perte de la diversité dans chacun des domaines (nature, culture, langue)

A titre d'exemple de corrélation. Les Pygmées qui ont abandonné leur langue et dont la culture est également menacée vivent dans la forêt qui subit elle-même une pression néfaste pour les animaux.

Un deuxième exemple : le quart des langues du Gabon a moins de 10000 locuteurs ; plus de la moitié moins de 5000 locuteurs ; une dizaine de langues ont quelques centaines de locuteurs. Dans le même temps plusieurs organismes sont menacés de disparition.

2. Aux connaissances écologiques des populations vivant dans 238 écorégions importantes pour le maintien de la viabilité écologique de la planète.

Ici il s'agit notamment de la structuration de l'univers biologique par les populations traditionnelles et de l'étude des dénominations en tant que

révélateurs des stratégies de catégorisation. A titre d'exemple, le Gabon compte 198 espèces de mammifères sur les 4000 recensées au niveau mondial ; environ 700 espèces d'oiseaux sur les 10000 ; environ 300 espèces de poissons sur les 5000.

Comme on le voit, la richesse linguistique du Gabon va de pair avec sa richesse biologique. Ce qui est extrêmement important sur le plan historique car certaines espèces disparaissent et ne sont connues que par leur nom ; c'est le cas du lion, quasiment absent dans la plupart des régions du Gabon, mais dont le nom a survécu dans la tradition orale.

On doit donc s'émouvoir de la mort d'une langue comme on s'émeut de la mort d'un organisme. On doit donc s'inquiéter du fait qu'une langue meurt toutes les deux semaines comme on s'inquiète de l'extinction de plusieurs organismes vivants. En effet, la disparition d'une langue c'est la disparition d'un savoir (les taxinomies, les croyances, les interdits alimentaires, etc.) ; c'est aussi la disparition des savoir-faire (techniques de pêche, de chasse, de pêche, de piégeage, etc.) relatifs à des organismes dont certains ne sont pas encore reconnus par la science occidentale.

Brent Berlin, illustre chercheur américain et créateur de l'ethnobiologie cognitive, rapporte que les Tzetal, population amérindienne du Mexique, sont parvenus à reconnaître des espèces d'arbres que la science occidentale a identifié bien tardivement.

De même, la connaissance du comportement des animaux par les populations traditionnelles avait précédé de loin la constitution de l'éthologie en tant que discipline autonome. Par exemple, la connaissance du gorille doit beaucoup aux observations des populations locales rapportées par Paul Du Chaillu lors de ses 3 séjours au Gabon, il y a 150 ans. La découverte par Jane Goodall, dans les années soixante-dix, du régime partiellement carnivore des chimpanzés et leur aptitude à utiliser

l'outil, alors considéré comme attribut exclusif de l'homme, a contribué à la remise en cause de la distinction Homme/Animal. Mais tout cela, vous en conviendrez, est banal pour les populations forestières qui le savent depuis la nuit des temps.

Les premiers biologistes -à l'instar de Buffon- avaient si bien compris l'intérêt des connaissances endogènes qu'ils transcrivaient les noms des animaux dans les langues locales. C'est ainsi que le mot *kipenzi* emprunté aux langues du groupe kongo s'est diffusé en français pour donner le mot *chimpanzé*. Le mot *orang-outan* qui désigne un autre grand primate a été emprunté au malais, langue d'Asie du Sud-Est dans laquelle il signifie « homme de bois ».

C'est donc avec regret et stupéfaction que l'on constate aujourd'hui que tous les livres qui sont publiés sur les plantes et les animaux du Gabon ignorent complètement les connaissances et les pratiques endogènes.

Les recherches que nous entreprenons doivent permettre de corriger ce biais car il nous faut retenir la grande leçon de Lévi-Strauss pour éviter de mépriser ces connaissances plusieurs fois millénaires ; je le cite: « *Les classifications indigènes ne sont pas seulement méthodiques et fondées sur un savoir théorique solidement charpenté. Il arrive aussi qu'elles soient comparables, d'un point de vue formel, à celles que la zoologie et la botanique continuent d'utiliser* » (Lévi-Strauss 1962).

C'est dans cette perspective que nous avons collecté, au Gabon, près de 7000 noms de poissons, oiseaux, mammifères dans une cinquantaine de langues ainsi que les croyances auxquelles ces organismes sont associés.

Certaines espèces bien connues par les populations gabonaises sont ignorées par la science occidentale. Il en fut ainsi du cercopithèque à queue de soleil reconnu seulement par les primatologues en 1984, alors que les Pouvi, ethnie vivant entre l'Ogooué Ivindo et l'Ogooué Lolo, le connaissent

depuis toujours et l'appellent *mbaya*. Il en est peut-être ainsi du *koulou kamba* que les populations locales considèrent comme une espèce particulière de chimpanzé mais que la science occidentale tient pour une variété de chimpanzé commun.

La somme de ces informations collectées depuis près de 10 ans dans le cadre d'une collaboration égalitaire avec le laboratoire Dynamique du Langage (CNRS, UMR, 5596, France) et le Département d'ichtyologie du MRAC (Tervuren, Belgique) est présentée sous forme de bases de données multimédia sur le web (<http://www.ddl.ish-lyon.cnrs.fr/gabon/>).

Une encyclopédie en 3 volumes est en cours de publication.

Illustrons notre propos avec ces quelques diapositives.

Finalement c'est ce type de collaboration égalitaire que nous souhaitons établir avec les écologistes qui travaillent au Gabon, en vase clos, en considérant que le terrain gabonais est encore vierge scientifiquement. C'est la moindre des choses que l'on peut exiger, Mesdames et Messieurs, après 50 ans d'indépendance pour définitivement décoloniser notre recherche scientifique.

Je vous remercie.